

Les temps sont à l'austérité, c'est du moins ce que l'on nous dit. Aux États-Unis et dans toute l'Europe, on nous parle de rationnement nécessaire et l'injonction « des économies maintenant, de la croissance demain », à force d'être ressassée, semble devenue inéluctable, avec ses conséquences individuelles (la réduction du pouvoir d'achat) et collectives (les coupes dans les projets publics). Parce qu'elle concerne les activités privées et publiques, l'architecture est fatalement affectée par ce nouveau régime, et les manigances de l'austérité économique touchent en effet tout le secteur du bâtiment.

Ce contexte général d'amaigrissement économique influence profondément chaque étape du travail de l'immense majorité des architectes, disons 99 % d'entre eux. Nous sommes témoins d'une évolution aussi déprimante que paradoxale : conséquence de prises de risques hasardeuses, la crise financière conduit à une culture qui rejette profondément la prise de risque. Au Royaume-Uni, et probablement partout ailleurs, les architectes sont le plus souvent choisis par des gestionnaires dont les calculs simplistes excluent de fait les petites agences et tous ceux qui produisent de la valeur par le projet plutôt qu'en remplissant des tableaux Excel. Après sélection, on demande de plus en plus aux architectes de prendre sur eux durant les phases initiales en leur faisant tirer des plans sur la comète ; si le projet se fait, ils sont alors rétribués mais à des taux toujours plus bas, indexés sur des coûts de construction continuellement réduits par « l'ingénierie de la valeur » (ce nouvel euphémisme orwellien). Arrive le chantier, et le contrat est subdivisé encore et encore afin de diluer les risques le long de la chaîne des responsabilités, ce qui augmente la dépendance à l'égard des éléments standardisés et préfabriqués. Le système de formation des architectes n'échappe pas non plus à cette vague d'austérité. La pression se fait de plus en plus insistante pour former des étudiants prêts pour le marché, ce qui se traduit souvent par un discours dévalorisant la théorie et l'expérimentation, et révèle un anti-intellectualisme qui menace les bases mêmes des valeurs éducatives.

Cette situation contraignante n'a rien de particulièrement nouveau ; au début des années 1980, 1990 et 2000, les professionnels de la conception

Jeremy Till, architecte et directeur de Central St. Martins à l'University of the Arts de Londres, est notamment l'auteur de *Architecture Depends* (MIT Press, 2009) et le coauteur de *The Design of Scarcity* (Strelka Press, 2015).

ont fait face à des vagues successives de récession. Mais la crise actuelle se prolonge au point d'amplifier l'état d'austérité et l'architecture semble dériver, impuissante, au gré de courants économiques qui la dépassent. Ce qui engendre une autre réaction : tenter d'échapper aux implications politiques de l'austérité en cherchant refuge dans le domaine à part du discours esthétique, là où elle se trouve réifiée et même célébrée. C'est la voie qu'emprunte une élite architecturale — disons les 1% — qui, bien que minoritaire, représente une sorte de rédemption pour les autres 99 %, parce qu'elle promet de transcender dans des valeurs nobles la trivialité des gains de productivité. Rationalisées par le retour du sermon miesien, « moins c'est plus », les esthétiques de l'austérité apparaissent ainsi comme une source de consolation, un moyen de réaffirmer l'essence profonde de l'architecture en dépit de l'appauvrissement du monde extérieur à l'agence.

Pendant les années fastes, si récentes et si lointaines à la fois, les excès de l'architecture médiatique étaient intimement liés à la culture de la ploutocratie mondiale, les projets des 1% se réduisant de manière prévisible à une énième forme de marchandise. En Espagne par exemple, les coquilles presque vides des bâtiments conçus par Oscar Niemeyer et Peter Eisenman sont devenues les monuments poignants de cette folie collective. Désormais, l'architecture est encouragée à se distancier de cette décadence et les critiques nous exhortent à réaffirmer les valeurs premières et véritables de la discipline pour en démontrer le bien-fondé¹.

C'est ainsi que des revues comme *The Architectural Review*, *Building Design*, *2G* ou *Detail* ont érigé en détentrices du bon sens une nébuleuse d'agences européennes : celles des Britanniques Caruso-St John, Tony Fretton et Sergison Bates, des Suisses Peter Märkli et Valerio Olgiati, des Belges Robbrecht & Daem et Stéphane Beel, entre autres. Si la plupart de leurs bâtiments ne sont pas vraiment austères, en tout cas par leurs budgets, ils tendent vers une esthétique qui allie la bienséance minimaliste à la rectitude tectonique, en contraste avec la pacotille qui caractérisait la décennie précédente. De projets récents de Peter Märkli, Ellis Woodman écrit dans *Building Design* qu'ils sont « concernés par des questions auxquelles les architectes se sont intéressés pendant des siècles — la grammaire, les proportions, les convenances, la mesure —, mais [qui] sont très rarement discutées aujourd'hui. [...] Si nous voulons renouer avec une architecture qui porte des valeurs autres que spectaculaires, c'est assurément dans un retour à ces préoccupations que nous la trouverons.² » De même que la politique d'austérité en appelle souvent à un impératif moral (« nous sommes tous ensemble dans l'épreuve », comme le psalmodie la droite en Grande-Bretagne), l'architecture de l'austérité, celle des 1%,

1. Entre autres commentaires de ce genre, voir la série d'articles de Peter Buchanan intitulée « The Big Rethink » et publiée dans *The Architectural Review* entre décembre 2011 et juin 2013.

2. Ellis Woodman, « Beyond Babel: The Work of Swiss Architect Peter Märkli », *Building Design*, 27 juillet 2007 (<http://www.bdonline.co.uk/buildings/beyond-babel-the-work-of-swiss-architect-peter-märkli/3092111.article>).



1



2



3



4



5



6



7

1. Caruso & St John, Centre d'art contemporain de Nottingham, Angleterre (2009). Photo : Steve Cadman.

2. Tony Fretton, Fuglsang Art Museum, Lolland, Danemark (2008). Photo : Jens Gyldenkærne Clausen.

3. Sergison Bates, Centre d'art de Ruthin, Pays de Galles (2008). Photo : John Lord.

4. Peter Märkli, pavillon d'accueil du campus Novartis, Bâle, Suisse (2006). Photo : Novartis.

5. Valerio Olgiati, Centre des visiteurs du Parc national suisse à Zerne (2008). Photo : Subaru2009.

6. Robbrecht et Daem, salle de concerts, Bruges, Belgique (2002). Photo : Marc Ryckaert.

7. Stéphane Beel, villa H te W, Wortegem, Belgique (2006). Photo : Vai.

ne joue pas seulement sur la corde de l'esthétique de la simplicité, de la précision et de l'honnêteté, mais suggère que celle-ci ressort d'une forme d'action morale. « La beauté est la chose la plus radicale que je connaisse », clame Märkli³.

3. Florian Beigel, « Peter Märkli in Conversation », *The Architects' Journal*, 30 novembre 2007 (<http://m.architectsjournal.co.uk/304021.article>).

Les limites de la croissance

Pris entre l'architecture anémiée des 99 % et l'architecture austère des 1 %, nous voici désarmés. Une fois de plus, l'architecture n'est qu'une sorte d'effet secondaire, d'alluvion déposée par les flux économiques dominants. Mais elle est loin d'être la seule victime de l'austérité. Selon nos dirigeants, celle-ci serait inévitable et universellement nécessaire à la survie de nos économies. Mais trop souvent les politiques d'austérité visent à occulter de puissants systèmes de pouvoir. Il suffit de gratter un peu pour découvrir la face cachée, profondément idéologique, de l'argument de la « fatalité », qui des deux côtés de l'Atlantique creuse les inégalités sociales et accroît la privatisation de services publics vitaux⁴. Au Royaume-Uni — et aux États-Unis, en Espagne, en Grèce, en Italie, etc. —, on attend des citoyens qu'ils acceptent la rigueur à court terme afin de garantir le salut économique à long terme. Et la croissance, bien sûr, reste le dogme de l'orthodoxie capitaliste.

4. Sur les conséquences des programmes d'austérité dans le domaine de l'éducation au Royaume-Uni, voir Jeremy Till, « Scare Stories: Scarce Stories — the Ideology of Austerity » (<http://theoccupiedtimes.org>).

5. N.d.T. : nous avons traduit ainsi le terme anglais *scarcity*. Il peut également signifier pénurie, terme pour lequel l'auteur emploie le mot *lack* (manque).

Mais c'est là que le propos se complexifie : quand l'idéologie politique de l'austérité est contestée par la rareté véritable⁵. Car si l'austérité est une réponse politique du Nord mondialisé à la crise économique — c'est-à-dire si elle n'est ni naturelle ni inévitable, mais imposée — et si, d'autre part, la rareté est la traduction du phénomène actuel de pénurie — lié à l'épuisement quantifiable de ressources limitées —, il est clair que nous touchons aux limites non négociables de la croissance. La finitude des ressources rend impensable son extension à l'infini, surtout quand la nocivité de son impact sur la biosphère se fait de jour en jour plus palpable. La croissance est donc contestée par la rareté, dont le spectre plane depuis longtemps sur le banquet de l'économie néoclassique.

Bien qu'austérité et rareté soient inévitablement mêlées — les régimes d'austérité induisent une rareté bien réelle —, elles ne se confondent pas. L'austérité est le produit des idéologies néolibérales, alors que la rareté est une condition supérieure, qui guide ces idéologies en même temps qu'elle les menace. La rareté est le moteur du capitalisme : celle des marchandises régule le marché, tandis que l'excès de produits réduit le désir et la concurrence, le simple fait de fixer des limites — à l'approvisionnement en ressources, aux opérations industrielles, à la liberté des marchés, etc. — sape l'aspiration à la croissance débridée dont dépend le capitalisme extrême.

En tant que facteur économique, la rareté est donc plus complexe que l'austérité. D'une part, elle n'est que trop réelle (les choses se raréfient vraiment). Depuis Thomas Malthus, les économistes néoclassiques cherchent à naturaliser la rareté pour en faire le moteur inévitable de la machine économique ; comme l'a formulé l'influent professeur de la London School of Economics Lionel Robbins au début des années trente : « L'Économie [...] s'occupe de l'aspect que prend le comportement du fait de la rareté des moyens à réaliser des fins données. Il s'ensuit que l'Économie est absolument neutre vis-à-vis des fins.⁶ » Pourtant, la rareté peut aussi être une construction délibérée⁷. La nourriture en est le meilleur exemple : la planète en regorge, mais pas au bon endroit, ou du moins pas là où les gens ont vraiment faim⁸. L'inefficacité des systèmes de distribution, les politiques de subventions, les menées des entreprises mondialisées, tout cela travaille à construire la pénurie alimentaire locale (et la rareté peut bien être artificielle, la faim, elle, est bien réelle).

La rareté contre l'austérité

Comment dans ce cas la compréhension de ce qui différencie rareté et austérité pourrait-elle permettre aux concepteurs d'affronter les défis actuels ? On peut déplorer ce nouveau régime d'austérité mais pour la plupart des architectes, il n'est que la morne réalité imposée par les forces macroéconomiques, hors de portée de tout contrôle individuel, voire disciplinaire. Nous en sommes à essayer de faire la même chose qu'avant mais avec moins, et n'en déplaise à Mies, moins c'est vraiment moins. Mais la rareté, c'est autre chose ; qu'elle soit réelle ou artificielle, elle pourrait nous inspirer un élargissement de notre champ d'exercice et nous permettre d'agir de manière plus créative.

Comment ? Face au dilemme de la rareté nous devons d'abord, me semble-t-il, projeter nos réflexions au-delà de la notion d'objet. La véritable rareté contredit le vieux présupposé qui voudrait que l'architecture ne soit définie que par l'acte de construire, que le progrès en architecture se signale nécessairement par l'ajout de nouveaux objets au monde tel qu'il est. La raréfaction tangible des matières premières comme les minéraux et les terres rares, des sources d'énergie comme le pétrole, et des ressources naturelles comme les forêts primaires montre que cette option cessera tôt ou tard d'être désirable, voire viable. Or ce qu'on pourrait appeler la « pensée de la rareté » ouvre des possibilités nouvelles de répartir ce qui existe. Cette redistribution ne signifie pas faire plus avec moins, ni même rénover les choses qui peuplent le monde ; elle recouvre une activité d'une autre nature, dans laquelle la créativité du concepteur ne se concentre

6. Lionel Robbins, *Essai sur la nature et la signification de la science économique* (traduit par Igor Krestovsky), Paris, Éditions politiques, économiques et sociales, 1947, p. 36.

7. Voir, par exemple, Lyla Mehta (dir.), *The Limits to Scarcity: Contesting the Politics of Allocation*, Londres, Earthscan, 2010 ; Nicholas Xenos, *Scarcity and Modernity*, Londres/New York, Routledge, 1989. Voir aussi Jeremy Till, « Scare Stories: Scarce Stories — the Ideology of Austerity », *Occupied Times*.

8. S.J. Scanlan, J.C. Jenkins and L. Peterson, « The Scarcity Fallacy », *Contexts*, n° 9, 2010, pp. 34–39.

pas sur les objets mais sur les processus qui précèdent et qui suivent leur fabrication.

Prenons l'exemple des processus de passation des marchés du bâtiment (qui vont du traditionnel conception/appel d'offres/réalisation à la conception/construction et à la gestion de travaux). Presque toujours, ils ne sont définis qu'en termes économiques ; parce qu'ils sont étroitement contrôlés par les gestionnaires de projet et les métresseurs, ils sont aujourd'hui soumis à la réduction indéfinie des coûts. Mais que se passerait-il si nous essayions de comprendre — de redéfinir — ces processus à l'intérieur même de ce contexte de rareté, réelle et fabriquée ? Si les quantités de matériaux de construction et leurs coûts n'étaient plus seulement le domaine des gestionnaires de projet ? Si les architectes relevaient le défi créatif d'une redéfinition — on pourrait même dire d'une déconstruction — de ces quantités et de ces coûts à la lumière des réalités pressantes que sont le flux des ressources finies et la prolifération des déchets ?

L'activité de plusieurs agences pointe déjà dans ces directions. À Rotterdam, 2012 Architecten a été fondée en 1997 dans le but de développer des stratégies « facilitant la transition vers une société plus durable » et avec pour programme spécifique l'exploration des manières de réduire la quantité de ressources nécessaires à la production de l'espace. Ses projets détournent les matériaux, les composants et les objets de leurs usages préétablis. À la différence du recyclage, cette transformation ne demande d'apport ni énergétique ni matériel. Les associés de l'agence, Jan Jongert, Césaire Peeren and Jeroen Bergsma, appellent ce processus « super usage » et mobilisent dans leurs divers projets des matériaux excédentaires voués

Wikado, terrain de jeux pour enfants, Rotterdam, Pays-Bas (2008). Photo : 2012 Architecten.



à la décharge ou à l'incinération. Dans leur bar-restaurant Moes à Amsterdam, ils ont détourné les panneaux acoustiques d'un bâtiment tertiaire voisin et les caissons lumineux de l'aéroport de Schiphol; au Wikado, un terrain de jeux pour enfants à Rotterdam, les pales d'une turbine ont été transformées en labyrinthe d'aventures; la villa Welpeloo, une résidence pour artistes, est faite de poutrelles en acier mises au rebut par une usine textile voisine et de lattes de bois prises sur de vieilles bobines de câbles.

Le collectif berlinois Raumlabor a entrepris lui aussi de défier les conventions de l'exercice de la conception (« Sans confiance, pas de ville », tel est le slogan idéaliste qui accueille le visiteur sur la première page de son site Internet). L'*Officina Roma*, un projet commandé par le musée d'Art contemporain de Rome, le MAXXI, dans le cadre de sa récente exposition « Re-cycle. Strategie per l'architettura, la città, il pianeta⁹ », offre un bon exemple de son activité. Secondé par des collégiens, Raumlabor a construit dans le jardin du nouveau bâtiment de Zaha Hadid un édifice temporaire, décrit par les associés comme un « collage » : sa cuisine, son dortoir et ses ateliers ont été confectionnés à partir de bouteilles de récupération, de portières de voitures, de mobilier usagé, de barils d'essence usagés et de plaques de

9. Du 1^{er} décembre 2011 au 20 mai 2012.



Officina Roma, MAXXI, Rome, Italie (2011).
Photo: Raumlabor.

plâtre. Les protagonistes de Raumlabor semblent conscients de la dialectique que leur structure éphémère et brute instaure avec le MAXXI de Hadid. « Bien que situé dans le jardin très chic et fréquenté du musée, écrivent-ils sur leur site, *Officina Roma* parle des impasses, des interdépendances et du besoin de négocier plus fondamentalement et plus âprement les privilèges dans notre société future. »

Autre exemple, celui d'un autre collectif innovant, les Londoniens de oo:/. En réponse à un concours organisé pour résoudre la congestion du couloir d'un collège, ils ont adopté une approche stratégiquement modeste. Après des jours passés à observer attentivement l'espace, à noter les temporalités et les modalités de ses usages, ils ont proposé, pour faciliter les flux, de réformer le rythme des récréations plutôt que de redessiner le couloir. La disposition des lieux est restée inchangée.

Dans tous ces projets, les architectes confrontés à la rareté — de matériaux, de compétences, d'argent — ont vu dans cette pénurie des opportunités plus qu'un obstacle. Ils ont déplacé leur intérêt de la résolution du manque vers l'ingéniosité de la conception afin de redéfinir le projet. Alors que les marchés en architecture sont normalement tournés vers la production efficace de nouveaux bâtiments, l'intelligence spatiale est ici mise au service d'une reconfiguration du déjà-là, de manière à atténuer les effets de la pénurie.

Au-delà du développement durable

En privilégiant la dynamique des processus par rapport à la fixité des objets, la pensée de la rareté tend à détricoter certaines normes établies du développement durable avec lequel elle semble, à première vue, coïncider parfaitement. Si l'on définit la rareté comme une pénurie, le bon sens appelle alors à moins consommer, ce qui est la préconisation centrale du développement durable pour l'environnement bâti. Les principaux systèmes de normalisation durables, du BREEAM au Royaume-Uni au LEED en Amérique du Nord, convergent vers cette réduction de l'utilisation des ressources : moins d'eau, d'énergie primaire ou grise, moins de déchets, etc. Tous semblent vouloir résoudre les problèmes soulevés par la rareté en réduisant le potentiel de la pénurie annoncée ; et, dans la mesure où la conception durable peut entraîner une réduction de l'extraction de matière de la biosphère, elle s'aligne parfaitement sur les impératifs qu'impose la raréfaction accélérée des ressources.

Pourtant, la définition la plus commune de la durabilité, celle du rapport Brundtland, enferme la rareté dans un carcan qui la confine au seul registre de la contrainte. Si nous suivons Brundtland — « le développement durable,

c'est s'efforcer de répondre aux besoins du présent sans compromettre la capacité de satisfaire ceux des générations futures¹⁰ —, la durabilité ne consiste qu'à maintenir malgré elle nos modes de vie et nos comportements de consommation acquis. Mais cette apaisante assurance recouvre une franche contradiction dans les termes. La rareté, en ce qu'elle défie l'hypothèse de la croissance continue, nous permet donc de réexaminer certains principes fondamentaux de la durabilité en pointant l'oxymore qui se loge dans l'expression « développement durable ».

En réduisant à des grilles de mesures la complexité et les temporalités de l'environnement bâti, lui-même compris comme un objet, la doctrine du « durable » impose une définition étroite de la rareté. En présupposant que les pénuries sont par essence inévitables et quantifiables, elle conduit à les gérer par des politiques de réduction et de contrôle. Comme l'a bien résumé le penseur radical anglais Iain Boal : « Dans la peau de tout environnementaliste sommeille un malthusien¹¹ », référence à la théorie tristement célèbre du pasteur Malthus, pour lequel les futures pénuries alimentaires ne pouvaient être résolues que par le contrôle de la natalité, en particulier celle des pauvres.

Comme chez Malthus il y a deux siècles, l'essentialisation de la rareté est utilisée aujourd'hui pour justifier des programmes très spécifiques de contrôle : des réglementations et des prescriptions dans le domaine de la construction, qui régulent des aspects très pointus des processus de projet, tels que le renouvellement d'air (par exemple, le système allemand de la *Passivhaus*) ou la réduction de carbone (par exemple, la SAP — pour Standard Assessment Procedure — qui réglemente au Royaume-Uni l'usage résidentiel de l'énergie). Chacune à sa manière, de telles directives se concentrent sur la production technique de l'environnement construit et, par conséquent, sur le bâtiment comme objet plutôt que ce qui vient en amont et en aval. Et postuler que l'objet doit respecter les normes de la construction durable contribue à nous détourner de la question bien plus fondamentale de la nécessité même de cet objet et à laisser entendre que des améliorations techniques pourraient apporter des réponses aux problèmes causés par le progrès technique lui-même : la diminution des ressources et les dérèglements du système climatique mondial.

C'est précisément là que la pensée de la rareté nous permet de réévaluer et de reconfigurer le dogme du développement durable. Si nous convenons que la rareté nous contraint à agir autrement plutôt qu'à faire la même chose avec moins, la réflexion sur la durabilité glisse du contrôle et de la redéfinition technique de l'objet vers un ensemble bien plus large et complexe de dynamiques. Prenons un seul exemple : de nombreuses études

10. « Notre avenir à tous », rapport de Mme Brundtland à la 7^e conférence des Nations unies pour le commerce et le développement, 1987, p. 37 (http://www.diplomatie.gouv.fr/fr/sites/odyssee-developpement-durable/files/5/rapport_brundtland.pdf).

11. Iain Boal, conférence dans le cycle « Scarcity Exchange » à l'Université de Westminster, juin 2011.

12. Voir Horace Herring et Robin Roy, « Technological Innovation, Energy Efficient Design and the Rebound Effect », *Technovation*, n° 27, avril 2007, pp. 194-203.

montrent que la mise en place de mesures d'efficacité énergétique peut conduire à une augmentation de la consommation d'énergie ou, tout au moins, qu'elle ne produit pas les économies escomptées ; c'est le fameux « effet boomerang » qui advient lorsque les occupants, convaincus de l'efficacité énergétique de leurs installations, laissent les appareils allumés ou bien n'apprennent jamais à les utiliser et préfèrent ouvrir ou fermer la fenêtre quand ils ont chaud ou froid¹².

Se focaliser sur les aspects techniques et matériels du projet peut facilement faire négliger ses aspects humains et comportementaux ; c'est donc aux architectes de déplacer leur attention de la forme vers l'usage.

La pensée de la rareté permet également de se défaire de certaines « vérités » du développement durable, comme la priorité donnée à la réduction des déperditions calorifiques pour économiser l'énergie, qui a contribué à asseoir la domination de l'industrie de l'isolation thermique sur le secteur du bâtiment, de la conception à la construction. Cette priorité peut être remise en cause en interrogeant, par exemple, les normes de température qui ont déterminé les cibles énergétiques, ou en pointant que la domination de ces entreprises multinationales de produits a marginalisé les circuits courts, plus locaux, d'approvisionnement. La durabilité se révèle ainsi comme une politique qui, sous couvert d'objectivité, impose des limites de manière partisane.

Constructions de la rareté

La rareté présente ainsi deux visages : d'une part, une limite effective des ressources et d'autre part, une condition socialement construite qui mène à une répartition inégale de celles-ci. Aucun des deux ne va disparaître de sitôt. Tant que le postulat de la croissance économique mondiale gouvernera le Marché, les ressources s'amenuiseront inévitablement. Tant que le Marché dominera la politique, l'accroissement et la distribution des ressources seront toujours plus inégalitaires. Et je soutiens que l'avènement de l'âge de la rareté impose aux architectes de déplacer leurs préoccupations : non plus seulement consommer moins, mais comprendre comment la rareté se construit — où, pourquoi et comment les ressources arrivent à manquer ? — et s'en saisir d'une manière créative.

Pour conclure, un exemple remarquable illustre la manière dont cette pensée peut être mise concrètement en œuvre. Newcastle est une ville postindustrielle typique de Nouvelle-Galles du Sud en Australie : un centre-ville déserté, entouré par un premier cercle d'usines abandonnées et par un second, formé de banlieues résidentielles et commerciales où la population s'est retirée depuis des années. Dans le centre, les immeubles

étaient soumis à des réglementations obsolètes et à des propriétaires qui n’avaient ni la volonté, ni les moyens, ni même l’imagination pour trouver de nouveaux usages et d’autres locataires. D’où un paradoxe en forme d’impasse : une ville qui dispose d’espace en abondance mais souffre d’un déficit d’accès à cette ressource foncière. Entre alors en scène Renew Newcastle, une association innovante à but non lucratif dirigée par l’artiste et directeur de festival Marcus Westbury. En travaillant avec les urbanistes et les propriétaires locaux, Renew Newcastle a trouvé les moyens de valoriser leurs immeubles sans passer par le champ limité de l’immobilier traditionnel, tertiaire ou commercial. Grâce à des formes innovantes de crédit-bail, par lequel des propriétaires délèguent par exemple à l’association leur droit de propriété, à charge pour celle-ci de trouver des locataires à court et moyen termes, Renew Newcastle a négocié la réoccupation du centre-ville par des entreprises de création, des entrepreneurs sociaux et des artistes. Bien que Westbury définisse le problème comme typiquement spatial, il plaide pour des solutions portant moins sur la forme matérielle de la ville — l’environnement bâti ou le *hardware* — que sur son *software*, « les règles et contraintes imposées et appliquées par les gouvernants ». « Il faut commencer, écrit-il, par réécrire, ou pirater, le *software* pour changer non pas ce qu’est la ville, mais son fonctionnement.¹³ »

Ce n’est là qu’un exemple de la manière dont les conditions de rareté appellent de nouvelles formes de pensée, un élargissement du rôle de l’architecte et du designer bien au-delà des frontières de leurs disciplines afin de leur permettre d’engager pleinement leur imagination de professionnels de l’espace. Contrairement aux régimes d’austérité dont les vues sont toujours plus réductrices, les territoires de processus et de réseaux que la rareté instaure sont bien plus propices à l’intervention créative. Alors qu’elle semble à première vue ouvrir de sombres perspectives, la rareté peut ainsi devenir le germe et le terreau d’une action qui construit et transforme. J.T.

13. Marcus Westbury, « Cities as Software », *Volume*, n° 27, 2011, p. 90.

*Traduit de l’anglais
par la rédaction.*

Note de l’auteur : Cet article a initialement été publié en octobre 2012 sur le site Internet de *Places Journal* (<https://placesjournal.org/article/scarcity-contra-austerity/>).